

# TURBULENCES

Le soleil est placé à juste distance et tempère la vie mais actuellement les éléments se déchaînent. Le feu détruit, la terre devient stérile, l'état de l'eau se détériore et l'air pourrait bien devenir irrespirable. Les richesses multiculturelles, spirituelles et sociales ne sont pas non plus impérissables, nous devons en prendre soin. Il est encore possible d'agir localement avec ses idées, protester pour changer le mauvais cours des choses afin d'améliorer notre vie et l'ensemble de la planète. Nous devons penser à l'après-capitalisme, repenser les modes de production, maîtriser les industries, changer les réflexes de consommation et la mobilité. Mais comment ?

Sur le chemin que j'ai emprunté, je me suis engagé avec une ethnie, au Brésil, dans une lutte humanitaire et écologique pour dénoncer la violation de ses droits. Les turbulences provoquées par une industrie minière irresponsable et le gouvernement actuel, m'ont fait prendre conscience depuis mes premiers voyages des incohérences du système capitaliste, du mépris de l'homme envers lui-même et les ressources naturelles. Il est devenu alors pour moi nécessaire de mettre en valeur mes amis Xikrin, leur culture unique et la mienne, à travers un travail collectif et des actes de résistance pour préserver ce qu'il reste.

QUELQUES MOTS **15**

ERRANCE **19**

YANOMAMI **25**

GAMEB **39**

XIKRIN **49**

COLLECTIF INHOBIKWA **109**

EXPOSITIONS **121**

ÈRE TOXIQUE **131**



### **Balade**

Je suis touché par la dure vie de la ville et le contraste prononcé et entretenu entre « riche » et « pauvre ». En traversant ce décor apocalyptique, l'état de la société brésilienne m'interroge et me donne l'envie d'en apprendre d'avantage.  
São Paulo, Brésil, 2011

Je feuillette quelquefois l'album de famille conservé dans la bibliothèque de ma mère à Genève. L'image de mon père m'interroge et m'emmènera jusqu'au Brésil. À 17 ans voilà que je foule la terre du Nordeste, déambule dans Rio de Janeiro avec un appareil de photo. Je fais des rencontres et retrouve une partie de ma famille quelques années plus tard dans la ville de Juiz de Fora. J'apprends que mon père, décédé à l'âge de 38 ans, était un artiste peintre fasciné par les Amérindiens, qu'il reproduisait d'après des photographies tirées de magazines. Ému par ces retrouvailles et désarçonné par « mon portugais » encore trop médiocre pour partager tout ce que j'ai sur le coeur, je quitte les membres de ma famille avec un sentiment étrange mais heureusement positif. Je me souviens m'être dit qu'au fond le principal était d'avoir accompli cette étape et que maintenant le chemin pouvait se poursuivre ailleurs, encore plus loin, encore.



#### Révélation

Lors des retrouvailles avec ma famille brésilienne, ma grand-mère m'a offert des images de mon père. Juiz de Fora, État du Minas Gerais, Brésil, 2001

# QUELQUES MOTS



**FAST COCO**  
Belo Horizonte, Brésil, 2001

Je suis né en 1982 à Genève d'une mère suisse et d'un père brésilien que je n'ai jamais connu. Mon enfance a été agréable entourée de mes deux mères, intégré dans un cadre pédagogique stimulant ma curiosité. En effet, j'ai suivi un cursus primaire à l'École Moderne, dont la pédagogie s'appuyait sur les méthodes Freinet basées sur la liberté d'expression de l'enfant toutes disciplines confondues : lecture, écriture, dessin... Ce contexte était favorable à une ouverture sur le monde et chaque enfant pouvait apporter des projets en lien avec son environnement social et les présenter.

C'est lors de l'évènement mensuel organisé à l'école que mon camarade de classe, Adrien Chardet, a présenté le travail de sa mère Anita Studer. Elle venait de créer l'association Nordeste Reforestation et Education pour mener des opérations écologiques et sociales au cœur du Brésil. Je ne le savais pas encore, mais j'allais collaborer avec elle jusqu'à aujourd'hui, ce qui m'amènera aussi à découvrir une partie de mon histoire personnelle. Cette rencontre a été cruciale et déterminera une suite d'évènements qui influenceront mes choix de vie de façon définitive.

C'est en 2005, au moment où j'entamais des études à la Haute École d'Art et de Design de Genève, et grâce à l'entremise d'Anita Studer, que j'ai rencontré pour la première fois les membres de ma famille vivant au Brésil. Là-bas, j'ai appris que mon arrière-grand-mère était Tupi, un peuple autochtone de la côte brésilienne qui a laissé un héritage considérable dans la culture brésilienne, aujourd'hui minoritaire et vivant majoritairement en Amazonie. Ces premiers contacts ont suscité l'envie de m'approprier encore plus mes origines et de trouver un sens à ma présence dans ce pays.

C'est grâce à plusieurs voyages avec Nordeste Reforestation et Education et ma rencontre avec le cinéaste Suisse Daniel Schweizer que je vais commencer à développer des recherches artistiques avec une forte dimension d'engagement, que je poursuis depuis lors, entre le Brésil et la Suisse.

C'est de ce cheminement comme de cet engagement dont il est question dans le présent texte. L'écriture d'un mémoire est pour moi un exercice inhabituel sachant que le mode d'expression principal que j'utilise est la photographie; mon engagement sur le terrain et ici, souvent dans l'urgence, entraîne la production de matériaux visuels divulgués pour aider la résistance amérindienne du Brésil dues à la mondialisation. Leur terre et eux-mêmes sont en effet souvent piétinés – je cite ici spécifiquement le cas de l'ethnie Xikrin dans l'État du Pará – par l'incontrôlable multinationale Vale qui contamine leur forêt et leurs fleuves. Productrice de cuivre, de fer, de nickel entre autres minéraux, cette entreprise entraîne une pollution quasi irréversible de leur environnement.

Je ne suis ni un scientifique ni un anthropologue mais à force de fréquenter les Xikrin et d'autres communautés, j'accumule des connaissances en m'intéressant aux autres et je le deviens petit à petit, à ma façon. Mes pratiques d'artiste, si besoin, soutiennent leurs témoignages et montrent les difficultés liées aux différentes formes d'oppressions que ces minorités vivent aujourd'hui au Brésil. Mes compétences sont donc au service de leur combat et je leur apporte aussi un appui moral, tout aussi nécessaire. J'ai appris à être un passeur de messages et à organiser des plateformes sur internet pour permettre l'expression auto représentative de leur culture, en particulier celle des Xikrin. Le journal en ligne inhobikwa.org, présenté dans l'un des chapitres de ce mémoire (voir p.97), est le fruit de plusieurs années de travail et de voyages chez eux.

J'ai rencontré une communauté de vingt-cinq personnes errant dans la rue, plusieurs familles guidées par leur leader Edimilson, le seul lettré du groupe. Grâce à ses connaissances il est capable de défendre sa tribu lorsque la police intervient. Il m'explique que la plupart d'entre eux sont des « sans terre » venus de l'intérieur du pays chercher en ville de quoi subvenir à leurs besoins. Je pars dans une épicerie acheter une grande quantité de toasts, des céréales et à boire, puis nous nous asseyons sur le sol et continuons de discuter. Je lui dis que je suis venu ici découvrir mes origines et respirer le même air que celui de mon père.

Au moment de mon adolescence, certaines de mes certitudes ont été ébranlées lorsque j'ai appris que je ne connaîtrais jamais mon père. Ce choc a provoqué un manque de confiance en moi et, sur le moment, dénué de sens la société dans laquelle je vivais. Pendant un temps, les voyages ont été le sérum dont j'avais besoin pour vivre et, par cette pratique, j'ai pu faire mes propres apprentissages, acquérir du savoir sur le genre humain, la nature, et me construire un rapport au monde.

Je fis mon deuil en même temps que je découvrais les inégalités humaines, en lisant la souffrance sur certains visages que je croisais. J'ai été une fois de plus bouleversé, cette fois-ci par les méfaits de la mondialisation quand j'ai parcouru le Brésil et traversé des centaines de kilomètres de plantations de soja, rencontré des camps d'orpaillage clandestins dans la forêt vierge ou encore vu des enfants amérindiens tomber malades à cause du néocolonialisme soigneusement dissimulée dans le décor. J'ai pu mesurer à ce moment-là que la souffrance du Brésil et des ses habitants pouvait avoir des incidences sur ma vie en Suisse. J'ai aussi pris conscience que je pouvais mener des actions et pas seulement être un témoin muet.

Nordesta Reforestation et Education a été dès le départ l'organisation qui m'a permis de me confronter à ces réalités et de prendre petit à petit position en m'offrant l'opportunité de développer mon travail de photographe et de vidéaste. Je me rappelle avoir traversé en 2007 avec l'équipe des régions gigantesques à la rencontre de populations pour écouter leurs besoins et les sensibiliser à l'environnement. L'idée est de chercher collectivement des solutions alternatives au déboisement, trouver des sources d'eau et construire des puits pour ceux qui en ont la nécessité. Mon rôle est de photographier des situations et des rencontres qui serviront ensuite à lever des fonds en Suisse pour soutenir ces projets humanitaires. Par exemple « Le chemin pour l'école »

qui soutient financièrement des communautés pour que leurs enfants accèdent à la scolarité. Souvent l'association doit même assumer la construction des écoles.

La découverte du Brésil par l'intermédiaire d'actions humanitaires a été très formatrice car elle a apporté du sens à mes recherches en intégrant profondément l'aspect social et environnemental. Je ne rentrerai pas ici dans les détails de tous les projets de l'association auxquels j'ai participé mais une chose est sûre: ils m'ont appris à agir pour une cause et regarder le monde autrement, depuis les yeux des plus démunis et de minorités.

Les rencontres que j'ai faites et les recherches que j'ai entreprises se sont souvent transformées en travail collectif pour faire passer des messages militants et solidaires. Alors que j'étudiais la communication visuelle à la HEAD-Genève et voyageais dans le Nordeste brésilien avec Anita Studer, mon professeur de cinéma Daniel Schweizer me proposa de participer au groupe de travail intitulé Amazonian Memory avec l'ethnologue genevois René Fuerst pour travailler avec les moyens de l'art autour des enjeux territoriaux et culturels des peuples de l'Amazonie. Daniel était en train de finaliser son film *Dirty Paradise* sur la pollution au mercure de fleuves amazoniens engendrée par l'orpaillage clandestin, chez les Wayana en Guyane française.

Il prévoyait d'étendre ses recherches au Brésil et c'est notamment pour cela qu'il fit appel à moi. En 2012, le tricentenaire de la naissance de Rousseau fut le prétexte pour nous d'aller ensemble sur le terrain réaliser le court métrage *Barbares et Sauvages*. Ce film s'inscrit dans une collection de cinquante-cinq courts métrages, *La Faute à Rousseau*, tournés par des cinéastes suisses et internationaux. Il évoque la notion du bon sauvage.



### Le centre-ville

Peuplée par des personnes venues des quatre coins du Brésil pour trouver du travail, São Paulo est représentative de la mixité sociale et culturelle du pays.  
São Paulo, Brésil, 2009



### Praça da República

Je suis surpris de voir des dizaines de marchands d'or ambulants dans le centre de la ville.  
São Paulo, Brésil, 2009



### La ruée vers l'or

Les orpailleurs clandestins vendent leur butin dans les nombreuses échoppes de la ville.  
Boa Vista, État du Roraima, Brésil, 2011

# YANOMAMI

Arrivés avec Daniel Schweizer dans la ville de Boa Vista au nord du Brésil, où se trouve l'association Hutukara, nous rencontrons le leader Yanomami Davi Kopenawa. Il nous a raconté le crime dont les Yanomami ont été victimes en 1993 à la frontière brésilo-vénézuélienne : hommes femmes et enfants furent sauvagement massacrés par balles et à coup de machettes par des orpailleurs sans que les deux gouvernements n'interviennent. Pourtant depuis 1992 le territoire est officiellement attribué aux Yanomami brésiliens mais Davi nous dit qu'ils endurent toujours les intrusions illégales d'orpailleurs, la déforestation et la pollution au mercure de leurs fleuves.

À notre tour, nous présentons à l'association la raison de notre venue, notre collectif et notre envie de contribuer à la résistance Yanomami. Le lendemain, nous partons en Cessna avec Davi Kopenawa pour un tournage de cinq jours dans le village du Demini. Les témoignages que nous récoltons nous confirment que la région, riche en matières premières, surtout de l'or, est soumise à des agressions désastreuses du sol ce qui est un fléau pour les habitants de la forêt.

Quand Davi Kopenawa dit « les Blancs n'ont vraiment aucune sagesse... », de manière simple il perçoit les Blancs comme des prédateurs et je le comprends. Dans le fond, l'histoire moderne le démontre bien, les colonies, l'esclavage, les génocides, le capitalisme, l'exploitation des terres, etc. Malgré tout, l'ethnocentrisme occidental continue de coloniser d'autres cultures et d'exploiter ses nouvelles terres pour nourrir ses propres besoins économiques. Le profit, souvent maquillé en progrès, détruit plus qu'il ne préserve et c'est ce que redoutent les Yanomami, aujourd'hui amplement menacés par la mondialisation et le gouvernement actuel du Brésil. C'est pourquoi Davi Kopenawa et les siens s'affirment comme étant des gardiens de la forêt garants de l'avenir de la planète pour nous tous.

Touchés par l'accueil des Yanomami et admiratifs de leur auto-détermination à faire passer leurs messages contre la déforestation et les extractions du sol par « le peuple minier » comme ils disent, nous gardons le contact avec Davi Kopenawa. Il a depuis participé à d'autres films de Daniel Schweizer dont *Amazonian Cosmos*.



**« Les Blancs n'ont vraiment aucune sagesse. Ils prétendent que le Brésil est très vaste. Pourquoi viennent-ils alors de toutes parts occuper notre forêt et la dévaster ? Chacun d'entre eux n'a-t-il pas déjà une terre, là où sa mère l'a fait naître ? »**

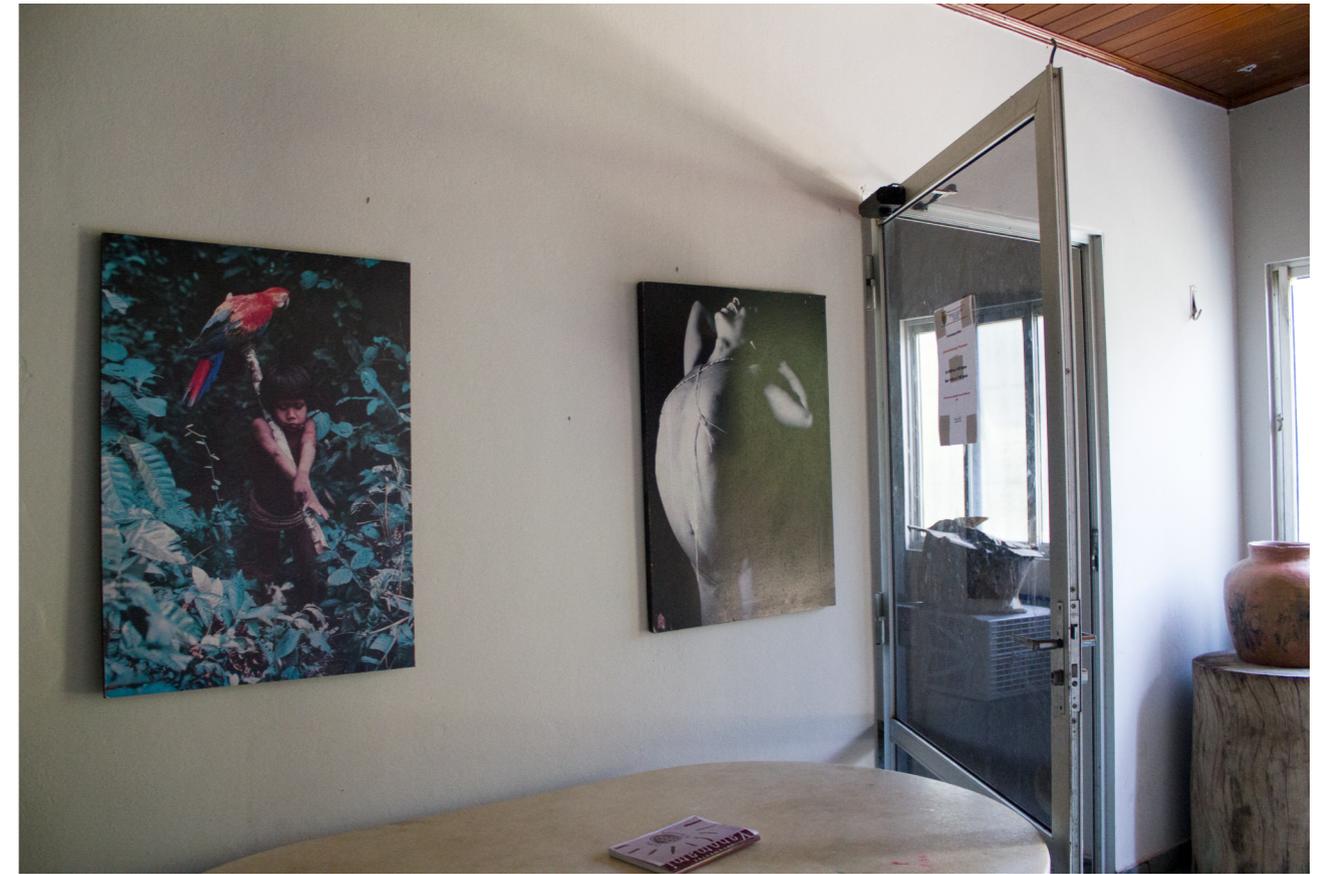
**Davi Kopenawa**

#### **La réunion**

Les Yanomami s'inquiètent pour leur avenir et celui de la planète.

Demini, État du Roraima, Brésil, 2011

L'association Hutukara est un lieu de travail et de rencontres où sont gérés les conflits que subissent les Yanomami. Lors de notre rencontre avec leur porte-parole Davi Kopenawa, nous écoutons l'histoire de ses ancêtres et les raisons qui l'ont amené à dénoncer la barbarie « des blancs ». Gardiens et enfants de la forêt, les Yanomami sentent chaque bouleversement et protègent comme ils peuvent leur écosystème, essentiel pour eux et la planète. Depuis leur Terre, de plus en plus assaillie et rongée, ils étaient parmi les premiers à ressentir les signes de la fin d'un monde.



### Hutukara

En me promenant dans les pièces de l'association je croise des images qui ne me laissent pas indifférent. L'une d'entre elles est de Claudia Andujar, l'artiste photographe qui a consacré l'essentiel de sa vie à la défense des Yanomami du Brésil. Boa Vista, État du Roraima, Brésil, 2011



Daniel et moi offrons à Davi Kopenawa des tirages photographiques originaux de sa communauté, sa famille et lui enfant, à l'époque où ils vivaient dans le haut Too-totobi avant de fuir dans le sud.

Demain nous partons pour le village du Demini, accompagné par Davi, nous emportons de la nourriture pour cinq jours. Après quelques heures de vol tumultueux et bruyant au-dessus d'un océan d'arbres, nous atterrissons enfin dans ce qui nous semble, en apparence, un havre de paix.

#### **Cessna PT-DNT**

Nous quittons Boa Vista pour le village du Demini, le village de Davi Kopenawa. Après quelques heures de vol parfois tumultueuses au-dessus d'un océan d'arbres datant de la période du Jurassique, nous atterrissons au village avec nos affaires et de la nourriture pour cinq jours.

Boa Vista, État du Roraima, Brésil, 2011



### **Village du Demini**

La *maloca* Yanomami est un grand *open space* où cohabitent toutes les familles. Circulaire et fermé, cet habitat protège des animaux et d'éventuelles attaques. Le frère de Davi Kopenawa me fait expérimenter une poudre magique que les Yanomami utilisent lors des cérémonies chamaniques. Tous les deux étourdis en sortant de la hutte, il me montre des traces de dinosaures fossilisées dans la lave et m'explique que la terre est sacrée pour eux. Ils ne cultivent pas, ils se servent simplement de l'abondance qu'offre la nature.  
Demini, État du Roraima, Brésil, 2011

Je croise les hommes du village qui m'invitent à chasser avec eux. Sans avoir eu le temps de me changer, pieds nus, en maillot de bain, les racines sur le sol et l'étroitesse des passages dans la jungle ont été pour moi une épreuve longue et difficile à surmonter. Les chasseurs montaient dans les arbres pour viser la proie et moi je me cachais derrière eux pour ne pas faire fuir le gibier. Nous répétons l'action plusieurs fois. Nous croisons des ruisseaux rafraîchissants et je lave l'épaisse transpiration parsemée d'insectes et de débris de bois qui me couvre.

### Chasse au jaguar

Sur le chemin qui mène au village.  
Demini, État du Roraima, Brésil, 2011





### Farine de manioc

Quelques grands fours sont repartis autour de la *maloca* pour préparer la farine de manioc. Sur de petites parcelles cachées dans la forêt loin du lieu de vie, le manioc est l'unique plante que les Yanomami cultivent. Cependant Davi Kopenawa m'explique que pour eux la terre est sacrée et qu'elle offre suffisamment d'abondance sans devoir la toucher.

Demini, État du Roraima, Brésil, 2011

En 2015, au Brésil dans l'État du Rondonia avec l'association Aquaverde lors un séjour de trente-cinq jours, ma visite chez les Païter Surui fut aussi enrichissante qu'éprouvante. D'abord physiquement, car c'était la saison des pluies et la chaleur humide du jour comme de la nuit était difficile à supporter. Les centaines de piqûres de moustique qui recouvraient mon corps n'arrangeaient pas les choses. En outre, envoyé en tant que membre pour le compte du collectif Amazonian Memory, je devais recueillir des informations et des témoignages pour comprendre les enjeux écologiques, éthiques, économiques autour du territoire des Surui et la situation préoccupantes dans laquelle se trouvaient ce peuple, pour enrichir une future participation à la réalisation d'un film sur l'orpaillage illégal.

Alors que sa tête est mise à prix par les chercheurs d'or, Almir Narayamoga Surui du clan des Gameb, ne cesse de lutter contre leurs intrusions illégales sur le territoire Surui. Il utilise, par exemple, des drones pour repérer des mines sauvages. Il me dit: «Aujourd'hui on a compris que la culture technologique est importante pour toutes les sociétés, pour la nôtre aussi. C'est donc important pour nous d'en avoir conscience et de prendre en compte deux cultures. L'une de notre peuple qui vient de la forêt et l'autre qui vient de la société mondialisée, la culture technologique. On essaie de tirer le meilleur de ces deux cultures pour construire un chemin du futur, pas seulement pour les Surui mais pour le monde.». Il s'oppose aussi contre d'autres clans Surui qui vendent le bois de la réserve à des exploitants forestiers. L'atmosphère était tendue, chaque déplacement était étudié longuement pour ne pas risquer de tomber dans une embuscade. J'ai visité

la pépinière du projet *Carbone Surui* dans le village Gameb, observé le quotidien de cette communauté, interviewé Almir sur ses préoccupations, le partenariat qu'il a mis en place avec Google Earth pour le contrôle du territoire Surui par satellites. J'ai vu les méthodes mises en place pour maîtriser leur Terre, qu'ils nomment «Sete Setembro», appellation faisant référence à la date du massacre d'un village Surui, le sept septembre 1963, par des travailleurs du caoutchouc.

Cette aventure passionnante me montra la détermination du charismatique leader Gameb, les différentes actions qu'il mène pour sauver son peuple au risque de sa vie et l'utilisation des nouvelles technologies pour protéger leur territoire: «Le monde n'est qu'un, ce sont les êtres humains qui l'ont divisé. Le climat que nous respirons en Amazonie est le même qu'en Europe. Nous avons le même soleil. La culture est plus ou moins avancée selon les sociétés mais pas le monde: les différences sont simplement politiques, économiques et technologiques. Pourtant nous sommes tous égaux devant le droit et la lutte. Donc pour moi il n'y a pas de division au sujet de notre monde. Les cultures amérindiennes avancent avec des difficultés mais avec l'appui de la technologie, de partenariats et une compréhension générale, nous avancerons chaque fois mieux en étant responsable pour le bien commun.» (Interview Almir Narayamoga, mars 2015, Aurélien Fontanet).

Avec une poésie douloureuse Almir, nous invite à ne jamais cesser de parler aux arbres pour ne pas risquer leur disparition. Cette invitation à considérer les arbres comme des interlocuteurs est un appel à en planter partout, aussi bien dans les forêts que dans les villes.



#### **Bus « Amazontur »**

Nous faisons une halte au premier village Surui où nous passons. Il pleut des cordes mais cela ne nous empêche pas de saluer les villageois et de boire un café. Parfois pris d'assaut par des paysans ou d'autres explorateurs, selon ce qui se dit, ce lieu de vie est très vulnérable car il se trouve près de la démarcation territoriale.  
Terre du « Sete Setembro », État de Rondonia, Brésil, 2015

**« J'ai regardé une dernière fois la pierre tombale. L'âme de mon père s'en était allée vers l'horizon pour rejoindre le Gorakoy, le «royaume des eaux» situé à l'ouest, et j'ai soudain eu peur, mes enfants, de me plus avoir le temps de vous dire que si vous ne parliez pas aux arbres, ils allaient s'en aller.»**

**Almir Narayamoga**

#### **L'association Metareilá**

Lors de mon entretien filmé avec Almir Narayamoga sur sa perception du monde et les méthodes employées par les siens pour préserver leur culture et leur forêt.

Cacoal, État de Rondonia, Brésil, 2015

Située dans la ville de Cacoal, la Metareilá est un peu le MIT (Massachusetts Institute of Technology) des Paiter Surui. C'est également un espace culturel,



Ce matin avec Mopiri et la GoPro que j'ai fixé sur sa tête nous partons en forêt. Sur le chemin nous croisons son frère Agamémnôn au bord de la plantation. Il rejoint le groupe et cueillera des plantes médicinales.



### Promenade

Il y a des jours où le temps passe lentement ici. Je tourne en rond et réussi à pénétrer l'univers de vie des Païter Surui. Le rythme est différent du mien en Suisse quoique beaucoup de points communs s'entrecoupent : chasser, cueillir, manger, dormir et prendre soin des siens. Aujourd'hui j'ai organisé une randonnée en forêt avec un ancien pour me montrer ses connaissances et certaines subtilités de la nature.

Cacoal, État de Rondonia, Brésil, 2015

Un vol en Cessna au-dessus de la Terre indigène des Paiter Surui montre l'ampleur des ravages de l'orpaillage illégal. Notre survol fait fuir les travailleurs qui reviendront extraire le minerai avec une grande quantité de mercure et agrandir les trous dans la forêt.



#### Fantom 4

Les Gameb utilisent des drones débusquer des camps d'orpaillage clandestin.

Lapetanha, TI Sete de Setembro, État de Rondonia, Brésil, 2015



Daniel Schweizer et moi souhaitions réaliser un documentaire sur le retour, cinquante ans après sa première visite, de René Fuerst, ethnologue genevois et ancien conservateur au MEG (Musée d'Ethnographie de Genève), chez les Xikrin du Cateté en Amazonie brésilienne, là où il s'était engagé pour et avec eux dans les années soixante. C'était une époque où la communauté comptait moins de cent individus. Ses membres étaient touchés par la grippe contractée par le passage des castaneiros (chercheurs de noix du Brésil) qui étaient aussi leurs ennemis. Choqué et attristé, René Fuerst avait conseillé au leader du groupe, Bep-Karoti, de s'enfoncer plus profondément dans la forêt pour vivre et c'est ce déplacement qui les sauva de la disparition. En 1975, après plusieurs voyages et des missions pour la Croix-Rouge, la FUNAI (Fondation Nationale de l'Indien), dirigée par des militaires de la dictature, interdit l'accès aux zones indigènes à René Fuerst, car il dérangeait trop les intérêts des industries et la politique d'exploration. Dégoûté, il n'est plus jamais retourné dans ce pays, mais il continue encore aujourd'hui à soutenir les Indiens du Brésil à travers ses écrits. Dans son récit (*Indiens d'Amazonie*, 2019) René Fuerst met l'accent sur une émotion profonde qui l'a conduit à ne jamais perdre de vue l'importance de l'humanité où qu'elle soit. Cette préoccupation, liée au destin des Xikrin, a renforcé nos liens et une amitié solide nous lie désormais.

En 2013, lorsque Daniel Schweizer et moi-même démarrons ce nouveau projet, l'état de santé de René Fuerst ne le lui permettait plus un voyage dans la forêt amazonienne. Par contre, il était d'accord pour nous mettre en contact avec la communauté Xikrin et une autre de ses connaissances, le docteur João Paulo Botelho, médecin brésilien bénévole de la communauté depuis 1967. Quelques mois plus tard, je partais seul avec le livre (*Hommes oiseaux d'Amazonie*, 2006) qui retrace en images la vie des Xikrin dans les années soixante. J'allais restituer ce témoignage de leur histoire, que les Indiens ne connaissaient pas encore, et faire des rencontres décisives pour la suite de mon travail. Ainsi, faire la connaissance du docteur Botelho sera un tournant important. Grâce à ces conseils, les Xikrin ont survécu à de nombreuses maladies et bénéficient à leurs côtés de la présence d'une personne de confiance sur qui compter pour soutenir leur lutte et amplifier sa visibilité. Il est le premier à avoir constaté et dénoncé la pollution par les exploitations minières de la multinationale Vale des fleuves dont dépendent les quatre villages Xikrin (Cateté, Djudjê-kô, Oôdjã, Pokró).

La compagnie Vale est leader dans la production et l'exportation des minerais de fer, nickel, cuivre, aluminium, entre autres. Carajas, la première mine dans la région des Xikrin, a été ouverte dans les années 1990. Les Xikrin ont vu disparaître un cimetière où reposaient leurs ancêtres ainsi qu'une zone importante de récolte de noix du Brésil. À cette époque le fleuve Rio Cateté n'était pas encore pollué du fait de l'éloignement de la mine à plus de cent kilomètres en aval des villages. Tout a changé depuis 2010. La croissance de l'industrie minière est telle que la Terre des Xikrin du Cateté est aujourd'hui encerclée par les mines de Vale. L'une d'entre elles, Onça Puma, la plus proche de leur lieu de vie, est implantée en amont du fleuve indispensable à leur vie quotidienne. Une pollution dramatique tue leur ethnité à petit feu, mais relevons tout de même que Vale les a défrayés pour l'expropriation de leurs terres. Les Xikrin ont utilisé ces fonds pour se soigner mais si l'activité minière continue à se déployer ainsi, c'est en effet tout l'écosystème des Xikrin qui disparaîtra, leurs récoltes, leur chasse et leur pêche. Non seulement leur alimentation traditionnelle est contaminée, mais le fait qu'ils soient souvent obligés pour s'alimenter de s'approvisionner en denrées industrielles double le danger pour leur santé car la population est fortement sujette au diabète.

Mis directement au courant de ces faits par le docteur Botelho lors mon premier voyage, je réalise en dialogue avec lui et les Xikrin des reportages qui témoignent de ces agressions et du non-respect de l'environnement, pourtant vital pour les Xikrin. En 2018, nous avons réussi à faire fermer pendant quelques mois l'usine Onça Puma, appartenant au groupe Vale, mais elle a malheureusement repris ses activités polluantes qui continuent de contaminer les fleuves Rio Cateté et Rio Itacaiunas, qui traversent la Terre des Xikrin. Cette situation est si alarmante qu'il est devenu urgent pour les Xikrin de trouver des solutions. Il semble malheureusement qu'il y en ait peu.

L'une serait de quitter leurs villages, dont certains sont ancestraux. Ils ne peuvent s'y résoudre et préfèrent manifester devant les préfectures et le tribunal fédéral suprême à Brasilia pour obtenir des indemnités qui les aideront à vivre et des subventions pour dépolluer les fleuves, mais, pour le moment, la situation est à nouveau bloquée.

Témoin de cette forme d'ethnocide menée par l'industrie minière, encore amplifiée par les choix politiques du gouvernement brésilien actuel, j'essaie moi aussi d'être un soutien en aidant à transmettre les revendications des Xikrin au-delà de leurs frontières. Les rapports de santé du docteur Botelho et mes reportages sont montrés au Ministère public à Brasilia et envoyés à différentes ONG pour expliquer l'urgence à laquelle sont confrontés ces amérindiens pour survivre. Grâce à ces engagements, un consensus est né au sein de la communauté pour lutter contre l'emprise industrielle, protéger leur environnement, sauver leur santé et maintenir leur culture. En effet, une partie importante de l'argent que des associations Xikrin ont reçu de Vale est investie dans leur défense. Maître Diogo De Oliveira Lima est l'avocat qui s'occupe du dossier et plaide pour ces associations devant les tribunaux. C'est lui qui obtiendra l'arrêt temporaire des activités de l'usine Onça Puma dont la réouverture montre bien la nécessité de mener cette lutte sans relâche.



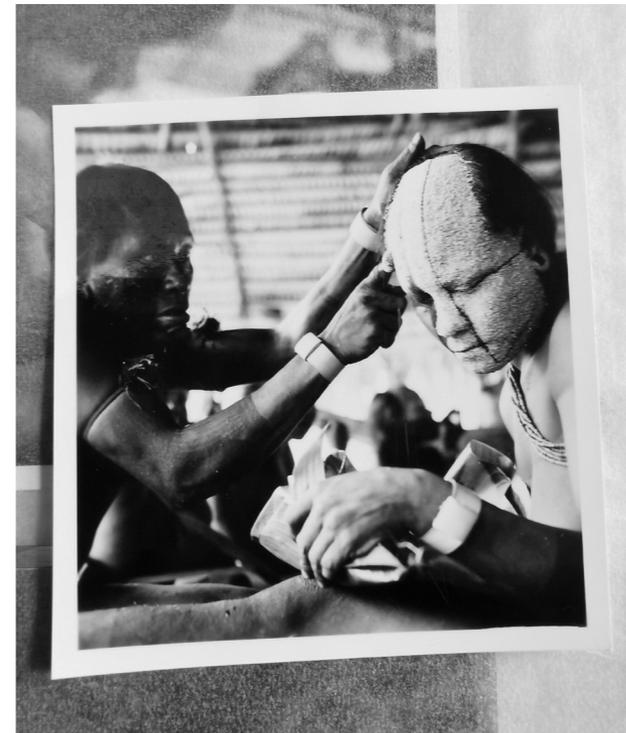
### Terre protégée

L'équipe des caciques, le docteur Botelho, le biologiste Saboia et moi sommes partis aujourd'hui analyser la pollution du fleuve Cateté sur la partie limitrophe qui sépare la terre indigène de celle de la mine Onça Puma. Implanté en amont des villages l'usine déverse depuis des années ses déchets toxiques contaminant ainsi tout un pan de la forêt et la santé des Xikrin.

TI Cateté, État du Pará, Brésil, 2013

**« À vrai dire, ces Indiens furent pour moi une révélation à la fois visuelle et spirituelle sans précédent, leur existence hors du temps et leur situation désespérée, frôlant l'extinction à court terme, m'ayant profondément touché, voir définitivement choqué. Aussi ma promesse, voire l'engagement pris à cet effet, fut des plus sincères... »**

**René Fuerst**



Des fusils pour se défendre des colonisateurs - *Kí*, feu de terre où cuit la nourriture  
Scène d'ornementation du corps - Le rituel *mérèreimeit* animé par Bep-Karoti  
Xikrin du Cateté, Brésil, 1963. Photographie Roleiflex, tirage 6x6, René Fuerst

À Genève, mes rencontres avec René Fuerst sont devenues régulières ; à chacun de mes voyages je lui rapporte les actualités de la communauté Xikrin ainsi que des informations en rapport avec ses photographies prises à l'époque. La plupart sont prises au Rolleiflex, plus discret que l'appareil qu'il utilisait auparavant, son Leica. Lors d'une rencontre inopinée avec un groupe d'une tribu inconnue, alors qu'il voulait immortaliser la scène, son appareil fut perçu comme une arme, et on lui décocha une flèche qui heureusement abouti dans un tronc d'arbre à la hauteur de son épaule.

À 87 ans mon ami René Fuerst continue d'écrire et vient de publier son dernier livre *Indiens d'Amazonie* qui raconte ses voyages et ses rencontres au Brésil, ses relations houleuses avec des généraux de la dictature militaire qui sévissait au Brésil et l'échec de sa mission avec la Croix-Rouge. René Fuerst a constitué des collections pour des musées, mais surtout il est l'un des premiers à avoir été aussi investi auprès de communautés amérindiennes, notamment avec les Xikrin pour lesquels non seulement il a risqué sa vie, mais aussi contribué à leur survie, à une époque où leur ethnie était en voie d'extinction.

Il m'a récemment annoncé qu'il souhaite me laisser une partie de son matériel récolté chez les Xikrin. Principalement des photographies originales mais peut-être aussi quelques objets sacrés. Je n'ai aucune raison de conserver ces objets chez moi, ils ne m'appartiennent pas. J'ai donc entamé une discussion avec la communauté en vue d'une restitution. Pour aller au bout d'un

tel processus, il faudrait que j'y consacre une part plus importante de mon temps et que je m'engage dans un processus sérieux, protocolé, à ce sujet avec la société Xikrin. Ce qui est encourageant, c'est que certains parmi mon entourage là-bas sont déjà très enthousiastes à cette idée. L'édification d'un lieu susceptible d'accueillir leur patrimoine et de le rendre accessible les séduit, ils y voient à la fois un hommage à leur culture, un vecteur pour la partager et une façon de la rendre plus visible. Mais pour cela il y a une procédure à respecter in situ : en parler avec les chefs et prendre en compte leurs attentes. Ce patrimoine ancien retourné à ces légitimes détenteurs serait-il accessible et consultable par toute la communauté et pourrait-il s'inscrire dans un projet collectif de type « maison culturelle » inspiré du Museu do Mato<sup>1</sup> ? Cette solution serait la meilleure à mes yeux car elle permettrait d'aborder les thématiques contemporaines en les inscrivant dans une histoire. La discussion est ouverte et même si la décision revient aux Xikrin, je sais qu'ils m'écoutent, que mon avis leur importe. Il faut quand même savoir que la création d'un tel lieu demande une bonne gérance. Si nous choisissons la voie de la création d'un musée, les questions qui se posent sont nombreuses et complexes. Par exemple, devrions nous inscrire cette démarche dans les paramètres fixés par l'ICOM (Conseil International des Musées). Les discussions en sont encore à un stade embryonnaire et nous prenons le temps de nous questionner et de construire un réseau cohérent autour de ce projet.

<sup>1</sup> Situé à Bahia, au Brésil, le Museu do Mato est un laboratoire d'art et de muséologie : un espace symbolique et physique pour un développement critique de la sensibilisation au patrimoine humain.

<https://www.facebook.com/museudomato>

## Rue Verdaine

Visiter René Fuerst est devenu l'un de mes rituels.  
Genève, Suisse, 2020





**Homme-oiseau**

Bep-krá découvre pour la première fois les images de ses ancêtres et retrouve des parents en 1963. J'en profite pour récolter des informations et des noms qui manquent aux recherches de René Fuerst. Marabá, État du Pará, Brésil, 2013

Parti tôt ce matin de Marabá nous roulons sur la Route transamazonienne menant aux villages. Au bout de la journée, le chauffeur braque à gauche et s'aventure sur une piste caillouteuse qui mène dans la forêt. La poussière terreuse orange voile le paysage qui défile.



**Kango**  
Sur la route d'Ourilândia do Norte.  
État du Pará, Brésil, 2013



### **Le Rio Itacaiúnas**

Nous remontons en avion l'un des fleuves principaux des Xikrin qui fait frontière avec la Terre du Cateté. Comme dans beaucoup d'autres endroits au Brésil, la déforestation du sud-est amazonien est conséquente.

État du Pará, Brésil, 2013

L'aéroport de Belém est sympathique, voire même un peu féérique. À l'intérieur, il y a de grands palmiers où sont accrochés des perroquets bleus en carton. Passé la porte automatique, j'allume une clope, traverse le parking et tombe sur une bicoque qui vend toutes sortes de marchandises : cigarettes, Guarana, bière Skol, sandwich Bifana, hamburger. Sur le côté, un homme en caleçon, pieds nus, au corps usé par le carburant des voitures, m'observe à quelques mètres. J'escalade les petites marches pour accéder au kiosque, marque un arrêt pour le saluer. Quelques minutes plus tard, de loin, je lui propose un bout de mon sandwich et à boire, mais il refuse avec un grand sourire.

**Le ngobe**

Le lieu de rencontre des hommes.  
Djudjê-Kô, État du Pará, Brésil, 2018



Je me dirige sur la place centrale où les villageois se retrouvent pour débattre et accomplir leurs rituels. Le plan urbain «circulaire» est un point essentiel de la culture Xikrin. Contrairement au «carré» qui quadrille les villes et individualise la société, ici les citoyens vivent ensemble, en rond.

Campés à l'angle de la ruelle, Katengo m'offre du tabac de la marque Marata, roulé dans du papier d'école. Ayant fumé ou déjà donné toutes mes cigarettes, il ne me reste plus que cette option pour tenir le coup... ou alors arrêter! Entre deux bouffées, il me demande où se trouve la Suisse. Je dessine grossièrement sur le sol une géographie planétaire en indiquant les étapes illustrant mon parcours en avion. Cela lui paraît fou.

***Kikré (cuisine extérieure)***

Assis sur un tronc d'arbre devant la maison de Roirí, il va venir m'exposer les nouvelles du combat contre Vale. Oôdjã, État du Pará, Brésil, 2018





Dans la voiture de Bepdjo, serrés sur la plage arrière du véhicule 4x4 on avance sur la seule route de terre de la réserve indigène. Il fait vraiment chaud et nous avons oublié l'eau. Tep-Jó sort une bouteille de Coca-Cola et me la tend, je bois une longue gorgée. Mauvais exemple. 80% des Xikrin sont sujets au diabète et 40% ont le type A. Pendant de nombreuses années la communauté recevait des kilos de sucre dans les paquets de première nécessité envoyés par le gouvernement brésilien dans le cadre de son programme pour lutter contre la faim. Le docteur Botelho s'est battu pour endiguer ce problème en le dénonçant publiquement, maintenant les Xikrin reçoivent principalement du riz et des haricots. Mais l'addiction aux sodas qu'ils se procurent dans les villes est un vrai problème qui participe à la fragilité de l'état sanitaire de l'ethnie. Une lente prise de conscience est cependant en train de faire diminuer la consommation de ces boissons.

#### «La vue du jaguar»

Les complexes miniers entourent la Terre indigène du Cateté. Par exemple, les usines Onça Puma et Salobo ou encore le S11D, nouvelle et gigantesque exploitation minière mettent en péril les Xikrin. Les poussières toxiques des explosions extractives arrivent parfois jusqu'à eux, contaminant sensiblement l'air et leurs fleuves.

État du Pará, Brésil, 2013

Près du poste de santé, Samuel Xikrin pousse son vélo au milieu des arbres, il cherche à atteindre la pharmacie pour prendre des médicaments. Il m'explique qu'il ne va pas bien, qu'il est envahi de douleurs au ventre et à la tête, sans doute liées aux sodas ou à l'eau qu'il boit. J'espère que ça va s'arranger pour lui, on se quitte. Je vais m'asseoir sur une brique à côté de l'école pour essayer de me connecter au réseau Wi-Fi "Bep-Karoti" mais ce soir l'électricité est trop faible.



### Bep-Karoti

Au poste de santé du village qui porte le nom du grand chef, les Xikrin se soignent quotidiennement des maladies contractées dans l'eau contaminée par Vale, par les fumées de plastique, et à cause de la nourriture industrielle intégrée aux nouveaux modes de consommation.

Cateté, État du Pará, Brésil, 2019

Des bruits courent que l'on va partir sous peu dans une zone pour récolter l'açai. À l'arrière de la Toyota, le paysage commence à défiler pendant que certains récapitulent la liste de matériel: machettes, munitions, paniers et gourdes d'eau. Un guerrier me tend un *mokô* — ruban de paille typiquement Xikrin que j'enfile sur la tête — et m'explique l'importance de l'açai dans leurs coutumes. Ce fruit qui pousse sur de hauts arbres est un aliment complet qui répond depuis toujours aux besoins de la communauté. Nous arrivons dans un endroit à l'apparence tranquille, je vais pouvoir me rétablir de ces trois heures de route de terre et attendre les instructions. Nous abordons à présent une allée verte relativement sauvage, puis au fur et à mesure que l'on avance, mes baskets s'enfoncent dans le sol. Les cueilleurs partent au compte-goutte de chaque côté pendant qu'une horde d'insectes converge vers moi: l'anti moustique ne marche pas! Je me réfugie à l'avant du camion, fenêtres fermées, où la température atteint facilement cinquante degrés.

Au bout d'une trentaine de minutes, je vois revenir Tobotokukrae avec une branche remplie de baies. Je prends mon courage à deux mains et sors l'aider à séparer les fruits de l'arbre et à emballer la récolte.



#### La récolte

À cause de la déforestation et la pollution, le palmier à açai se fait plus rare. Il existe encore des zones sauvages où il pousse mais il faut en prendre soin car à chaque fois le tronc doit être coupé pour récupérer les baies.

TI Cateté, État du Pará, Brésil, 2019

Au bord de l'eau, Békané est en train de tirer sa pirogue sur le sable. Installé sur la rive, il me présente ses poissons. Ils ont tous une moustache, sont sinueux et gluants. Triste, il m'expose l'état du fleuve contaminé par l'usine et les répercussions : il y a moins de pêche et ce que l'on pêche n'est souvent plus comestible. Sur le chemin qui mène au village, il me sort une flèche dont l'épine est soigneusement emballée: «C'est du venin de raie ! Si tu touches tu peux mourir. Attention...» Je le laisse devant sa maison et continue à me promener. Le soir, il est revenu me parler cette fois-ci de son artisanat et de l'importance des traditions dans sa vie. Il avait fait un *kōkoí*, une poupée-singe tissée en paille, utilisée anciennement dans des cérémonies. L'ayant revue dans le livre de René cela l'avait inspiré. Parlant de la fonction de ce grigri, de fil en aiguille nous imaginons ensemble un endroit au village où les objets des rituels pourraient être présentés avec leur description. Un espace culturel où la mémoire des anciens serait préservée et restituée aux plus jeunes.



#### **Le point d'eau**

Les générations se retrouvent au fleuve plusieurs fois par jour, les enfants jouent dans l'eau pendant que les parents nettoient le linge, font la vaisselle, baignent le manioc, pêchent ou encore, simplement, se rafraîchissent.

Djudjê-Kô, État du Pará, Brésil, 2013



Ce matin, j'ai offert à Bep-Karoti fils, une photographie de sa mère et de son père prise en 1963 lors du passage de René Fuerst. Ému, il m'offre un collier censé me protéger. Plus loin dans le séjour, pendant une chasse et une nuit en forêt, ces graines d'arbre de jatoba accrochées autour de mon cou contribueront au nom que le groupe du Djudjê-Kô me donnera. Resté comme tel jusqu'à présent, Moíãtyry est devenu mon nom de guerrier qui veut dire jatoba, un grand arbre médicinal de la canopée dont la pulpe des fruits pue, on le surnomme « pieds-sales ».

### L'équipe Kén-Nhôrô

J'attends mon ami Bémeiti pour aller assister au match de foot qu'il jouera contre une équipe Kayapo du Xingu arrivée hier soir au village.

Djudjê-Kô, État du Pará, Brésil, 2019

Les différents groupes de femmes défilent et interprètent des danses et des chants sur la terre battue de la place centrale du village. Les métoro sont des fêtes récurrentes pratiquées en groupe, des éloges adressées à la Nature et son peuple, un dialogue avec les esprits de la forêt qui permet de trouver en soi l'entente et l'équilibre.

L'Évangile est le seul ouvrage écrit en langue Gé chez les Xikrin. Il a été répandu par des missionnaires dans tous les villages. La religion évangélique cohabite avec les rituels. Malgré une présence forte, elle n'a pas encore pris le dessus sur la société. Pour contrebalancer, sur WhatsApp, j'ai vu passer l'information qu'il existait un projet de dictionnaire encyclopédique Xikrin dirigé par Bemaré, j'aimerais en savoir plus.

#### L'église

Depuis peu, l'un des chamanes prêche l'Évangile au village et organise des processions.

Cateté, État du Pará, Brésil, 2016



La panthère est l'animal phare de la culture totémique, elle incarne le courage et la dignité. Des taches représentées sur le corps des guerriers sont peintes et un rituel lui est consacré qui consiste à faire fuir la peur. J'ai toujours beaucoup entendu parler de cet animal mais je ne l'ai jamais vu, seulement le motif imprimé sur des couvertures suspendues devant les maisons.



#### **Sèche linge**

À côté des maisons le linge sèche au milieu des papayers et des produits ménagers.

Djudjé-Kó, État du Pará, Brésil, 2018

Avant les pluies, de novembre à mars environ, certaines cérémonies s'intensifient car il y en aura moins pendant quelques mois. Les chants et les danses rendent grâce à l'abondance de la nature et à la régularité des saisons. L'expression de soi y est puissamment magique.

**Bô (Arūanã)**  
La danse de l'araignée.  
Djudjê-Kô, État du Pará, Brésil, 2013



Chaque homme apporte sa chaise dans le lieu de rencontre au centre du village pour parler « politique » et faire débiter les cérémonies. Le maraca, un cucurbitacé transformé en hochet avec des graines à l'intérieur, est l'attribut principal de la culture Xikrin utilisé par ceux qui président l'assemblée. Il y a aussi le pôti, un instrument à vent puissant qui sert à appeler les guerriers.

#### Rituel

À la fin du rituel méréreimeit qui dure une lunaison, les hommes se rassemblent au centre sur de grandes feuilles de palmier pour célébrer le dernier jour du mois. Demain, lors de la nouvelle phase, ils emmèneront des jeunes pendant dix jours dans la forêt pour leur enseigner la survie.

Cateté, État du Pará, Brésil, 2013





L'équilibre social se maintient par la perpétuation des traditions, souvent transmises par les femmes, mais les agressions du monde extérieur déstabilisent la tranquillité de la société Xikrin. Leur santé et la défense de leur territoire sont devenues leurs préoccupations principales.

### L'Urubu roi

Avec une fine baguette de bambou trempée dans une mixture du fruit génipapo et d'écorce d'arbre, Kokopa dessine des motifs travaillés sur le corps de sa fille.

Cateté, État du Pará, Brésil, 2019



**Nhuipôkre**  
Djudjê-kô, État du Pará, Brésil, 2013



**Bekwyijêti.**  
Oôdjã, État du Pará, Brésil, 2013

À la nuit tombée, sur le long chemin qui mène au fleuve j'ai croisé un esprit de la forêt, je sursaute! Son apparence tranquille me fait réfléchir. C'était une mygale qui passait son chemin. Cette rencontre m'a enseigné qu'il est inutile d'avoir peur dans ce genre de situation.



#### La maison du manioc

La farine de manioc est l'un des aliments principaux des Xikrin. En ce moment les familles passent plusieurs jours pour produire du stock pour le *kworokango*, la fête du manioc. Cateté, État du Pará, Brésil, 2016



Au point internet, à l'abri du soleil, des jeunes se connectent sur leurs comptes Facebook, WhatsApp, Instagram et écoutent de la musique. Pour l'occasion, les écrans plats sont sortis des maisons. D'un long geste majestueux, Tekrum passe un coup de chiffon sur la poussière terreuse déposée sur l'écran plat qui laisse apparaître le match: Brésil-Allemagne. La communauté est en fête mais concentrée. Croquant dans un bout de manioc, je suis assis sur une chaise de plage, les commentaires enflammés des reporters qui ouvrent les festivités résonnent dans le brouhaha du croassement des Aras. Des vuvuzelas en plastique vert et jaune sont prêtes à être enclenchées mais malheureusement le Brésil perdra 7-1 en quart de finale. Déçus pendant quelques heures, les Xikrin reprennent très vite leurs activités coutumières.

### Soda Guarana

Un camion de Tucumã vient d'arriver au Djudjê-Kô rempli de commissions avec des sodas, assurément pour accompagner la prochaine fête.

Djudjê-Kô, État du Pará, Brésil, 2016

### **Mèrèrémeit**

En fin d'après-midi dans le lieu de rencontres lors d'une cérémonie, les gens apportent de quoi manger : farine de manioc, patates douces, viandes, café, sodas... Ce moment inaugure les festivités.

Cateté, État du Pará, Brésil, 2016

La tortue dite *capré*, est une viande que les Xikrin adorent. Sacrifiée, elle est jetée vivante sur un feu de terre et cuite pendant plusieurs heures. Personnage d'histoire et de dessin animé, animal familier et inoffensif, le spectacle de la cuisson d'une tortue n'est pas très joli à voir pour moi. Cette coutume répond aux besoins alimentaires de ces hommes. Ils vont la chasser en forêt puis les femmes la cuisine au village devant leurs maisons dans des feux de terre. Servie à profusion pendant les cérémonies, la chair de tortue prodigue de la force pour tenir une nuit entière. Leur carapace sert d'inspiration pour la création de motifs peints sur le corps des guerriers.





**La maison des hommes**  
Djudjê-kô, État du Pará, Brésil, 2016

En début d'après-midi sous la maison de paille du chef du village, des hommes jouent aux dominos pendant qu'une jeune fille confectionne un collier en perles orange. La couleur dominante détermine le clan, c'est à dire la zone d'habitation; la finesse des détails contribuera à la prestance de la personne qui le portera lors des cérémonies. Elle me dit que la création de ce type d'ornement prend une semaine ou deux. Cette occupation évolue avec les époques et de nouveaux matériaux sont utilisés. Les jeunes Xikrin se soucient de ne pas faire disparaître cette tradition artisanale qui leur tient à coeur.



#### **Détente**

Après une journée passée dans les fermes, à la chasse ou au village, des hommes se décontractent autour d'un billard. Sans alcool car ici c'est prohibé.

Cateté, État du Pará, Brésil, 2018

**Oral B**

Ce matin, sur le pas de la porte de Bekwyimrô, le *kworokango* (bois de manioc) et de quoi se laver les dents sont empaquetés pour être transportés au fleuve.  
Cateté, État du Pará, Brésil, 2019



Un matin, accoudé sur le mur de la maison, je me penche pour voir s'il n'y a pas de serpents. Au loin, les premières silhouettes prennent forme à travers la brume matinale. En face, celle d'un grand monsieur maigre arrive, c'est le docteur Botelho. 06:30 il est prêt, en jean et baskets, sa chemise toujours bien repassée. Il vient de faire ses nombreux allers-retours entre le fleuve et la piste d'aviation. Il me tend un toast humide et la boîte de lait condensé et me dit: « Il y a beaucoup de travail au village aujourd'hui, je vais m'occuper principalement des diabétiques. Le changement de diététique a bouleversé l'état de santé des Xikrin. Ils le savent mais beaucoup d'entre eux ont une addiction au sucre. Je parle beaucoup avec eux et insiste sur le fait que leur régime alimentaire traditionnel est excellent ».

Je me demande pourquoi les Xikrin se préoccupent peu de leurs déchets, qui causent des problèmes de santé. Le docteur Botelho me répond que le plastique a été créé et amené par "les blancs", qu'il est difficile pour la communauté d'avoir une conscience écologique par rapport à ce phénomène relativement nouveau ici. Petit à petit des améliorations sont apportées telle que la construction de fosses en dehors des villages pour enterrer les déchets et le travail des camions éboueurs envoyés occasionnellement par la municipalité de Parauapebas.



#### **Maintenir la forme**

Dans la jungle, le docteur Botelho et moi buvons chaque matin un verre de lait condensé et une part de gelée de goyave pour rester en bonne santé.

Cateté, État du Pará, Brésil, 2018

### Sur le départ

Après un séjour de vingt-cinq jours chez les Xikrin, le docteur Botelho et moi retournons à Marabá. Passer en si peu de temps des villages à la ville fait toujours un effet spécial... J'ai l'impression d'avoir traversé plusieurs dimensions.

TI Cateté, État du Pará, Brésil, 2019





Marabá est une ville intéressante et agréable où j'aime passer quelques jours avant d'arriver dans les villages. C'est un carrefour le long de la route transamazonienne, au bord des fleuves Tocantins et Itacaiunas où se côtoient plusieurs cultures: celle des Amérindiens et celle des descendants des chercheurs des noix du Brésil. On y trouve toutes sortes de croyances et de pratiques qui donnent à ce lieu le surnom de "Fils du métissage". Les chemins de terre contrastent avec ceux de béton, les charrettes avec les camions et le grand centre commercial avec les petites échoppes qui vendent des produits locaux.

Les trois associations des villages Xikrin se trouvent dans la ville. Il semblerait qu'une seule soit réellement fonctionnelle, celle du village Cateté Porekró; les autres manquent d'effectifs et de personnes compétentes. On y trouve également des institutions comme l'espace culturel Casa Do Indio, la FUNAI (Fondation National de l'Indien) et la SESAI (Secrétariat Spécial pour la Santé Autochtone).

Avec le docteur Botelho, avant et après chacun de nos voyages, nous passons saluer les responsables de ces associations, leur apportons l'analyse faite sur le terrain pour les sensibiliser sans relâche à l'évolution de situation. Notre démarche accompagne le combat des Xikrin pour leur survie et nos rapports écrits laissent des traces de leur histoire.

### **Novo Marabá**

Marabá est la deuxième plus grande agglomération du Pará après Belém. Cette ville est un carrefour important où les matières premières des exploitations minières de la région transfèrent avant d'atteindre l'océan et d'être exportées dans le monde entier.

Marabá, État du Pará, Brésil, 2013

# COLLECTIF INHOBIKWA

Le fleuve est bas avec sur les rives de la boue de métaux lourds. Les familles ne vont presque plus s'y baigner. Un groupe de Xikrin, le docteur Botelho et moi, sommes très préoccupés par la situation qui empire d'année en année. Durant notre séjour des réflexions et des actions sont menées et les Xikrin élaborent des stratégies pour combattre le mal, notamment la contamination de l'eau par les usines de Vale. Paradoxalement, Parauapebas, une ville voisine, en grande partie construite par la compagnie minière, offre aujourd'hui des services aux citoyens Xikrin: routes bétonnées, voirie, écoles et argent. Pourtant les Xikrin continuent de se battre pour préserver leur environnement et leur culture, souvent en désaccord avec des choix venus de l'extérieur ressentis comme des intrusions dont ils sont perpétuellement les victimes.

Des difficultés s'ajoutent, en particulier le fossé entre les générations: celle des anciens attentifs à l'avenir de leurs petits-enfants et celle des jeunes attirés par la vie urbaine, parfois perdus et insatisfaits de leur existence dans la forêt. Je ne veux pas en faire une généralité, j'ai remarqué aussi que de plus en plus de jeunes s'investissent dans la cause de leur peuple. Avec certains, nous avons d'ailleurs réalisé des vidéos sur la pollution des fleuves que nous avons partagées avec nos contacts et sur les réseaux sociaux. Ces actions eurent des échos positifs et ont entraîné une synergie au sein du groupe. Ainsi, en 2018, pendant les discussions sur des sujets de société, ils se sont rendus compte que leurs smartphones pouvaient être utilisés comme des outils de résistance. Avec une connexion Wi-Fi et bien employés, ils offrent la possibilité de militer et de divulguer des messages à travers la planète, en utilisant la puissance de Google, de Youtube et des réseaux sociaux. En référence à l'Histoire et en résonance avec les termes de Clifford Geertz, celui qui est le décrit devient soudainement le descripteur de sa vie.

J'ai proposé de mettre en place une plateforme internet où il serait possible de partager immédiatement des contenus culturels et de revendication produits par ceux qui le désirent. Ce projet est approuvé d'un commun accord et nous constituons le collectif Inhobikwa, un terme particulièrement employé au sein de la communauté qui veut dire «ami». Notre mode de communication est simple et efficace: WhatsApp. Cette application nous permet d'échanger facilement des messages, des vidéos et des photos.

De retour en Suisse, en quelques jours avec l'aide de mon ami webmaster Jérôme Bart, nous avons mis en place le journal inhobikwa.org qui relaie depuis lors les actualités des Xikrin. Les correspondances que j'entretiens avec les membres du collectif, Kroiken, Bemare, Bepdjai et Bepkrokroti sont devenues régulières. Nous faisons également partie du groupe WhatsApp de la communauté du Djudjê-Kô où des informations importantes concernant le conflit avec Vale sont échangées. D'autres dossiers politiques et culturels sont aussi partagés.

Étant devenu un acteur dans le réseau qui interagit au coeur du lien social de la société Xikrin, je suis en charge de choisir les nouvelles pertinentes et de les publier. Je sélectionne des médias visuellement forts illustrant la pérennité de leurs rituels et de leurs actions. J'essaie de rendre compte de leurs témoignages avec respect et ainsi d'écrire le plus correctement possible une mémoire avec eux. Dénoncer l'oppression et se soutenir sont des valeurs porteuses d'humanité, celles qui nous réunissent et nous poussent à développer ce système collaboratif.



**« En raison des asymétries que traverse le travail anthropologique et de la complexité discursive dans laquelle il s'exerce, on ne peut le définir que comme la représentation d'un mode de vie dans les catégories d'un autre. C'est peut-être suffisant. Je crois personnellement que ça l'est. Mais cela marque la fin de certaines prétentions. Ces prétentions sont nombreuses, mais elles reviennent toutes, d'une façon ou d'une autre, à la volonté de contourner un fait incontournable: toutes les descriptions ethnographiques sont artisanales, ce sont les descriptions du descripteur, pas celle du décrit. »**

**Clifford Geertz**

#### **COVID-19**

Un camion rempli de villageois Xikrin vient d'arriver à Tucumã.  
Ils sont là pour s'approvisionner une dernière fois avant le confinement.  
Tucumã, État du Pará, Brésil, avril 2020. Photographie, Bep-Karoti Kayapo.  
<https://inhobikwa.org/covid-19>

**No dia 23 de Março de 2020  
a Aldeia Krīmei  
está sendo isolada  
não saímos para a cidade ou aldeia  
durante 10 dias  
Os Kubē e Mēbêngôkre  
está Proibido entrar  
para não Deixar o Kubē kanê punu  
CORONAVIRUS  
aqui na aldeia Krīmei**

**Gwaj arek nhy  
gê kubê kanê punu apêx  
gwaj kam ajte Cidade mã ba katon  
amim mýjja ma**



#### **Le site web Inhobikwa**

Les membres du collectif m'envoient régulièrement les nouvelles de leurs villages que je publie. Actuellement le COVID-19 s'ajoute aux autres préoccupations.

Djudjê-Kô, État du Pará, Brésil, 23-03-2020  
<https://inhobikwa.org/covid-19>

#### **Manifestation**

Trois cents guerriers viennent d'arriver devant la mine Onça Puma pour protester contre ses méthodes qui pollue leur environnement. Ils s'apprentent à bloquer les routes d'accès.

État du Pará, Brésil, 2020. Photographie, Bep-krokroti.  
<https://inhobikwa.org/protesto-contra-empresa-vale-onca-puma>



***Xikrin Os homens pássaros***

Nous avons réalisé un témoignage vidéo adressé au Ministère public pour montrer en images la vie de la communauté mise en péril par la multinationale Vale.

Cateté, État du Pará, Brésil, 2018.

Réalisation, Aurélien Fontanet & Priscilla Guedes.

<https://inhobikwa.org/vale-sa-contaminates-the-catete-territory-and-the-life-of-the-xikrin>

**Maladies**

L'eau polluée atteint rapidement la santé des plus vulnérables.

Cateté, État du Pará, Brésil, 2019

<https://inhobikwa.org/about-onca-puma>



### Aucun accord avec Vale

Le docteur Botelho et Bep-Karoti face aux représentants de la société Vale sont insatisfaits du plan de gestion environnementale de l'extraction du fer dans le complexe S11D proche du village Oôdjã. Oôdjã, TI Cateté, État du Pará, Brésil, 16-07-2019  
<https://inhobikwa.org/refuse-agreement-proposed-by-vale>



### Les pas de danses contestataires

Devant le bâtiment de la justice fédérale à Redenção, des Xikrin accomplissent des rituels de guerres. Redenção, État du Pará, Brésil, 11-12-2019  
<https://inhobikwa.org/xikrin-warrior-ritual-against-vale-sa>

**« Peu importe si aujourd'hui tu gagnes ou tu perds la bataille... L'important est de continuer de lutter ! »**

**Alex Xikrin, 10-2-2020,  
WhatsApp, Groupe « Comunidade Djudjê-Kô »**



**Ce soir sur le groupe WhatsApp de la communauté du Djudjê-Kô qui compte une centaine de membres, Ropkrore Xikrin annonce qu'il ne veut plus de la mine à proximité des villages, qu'elle est en train de détruire son peuple. Il est aussi déçu que peu de jeunes s'investissent dans leur cause.**

#### **Brasilia**

Les représentants de la communauté Xikrin sont au Tribunal fédéral suprême de Brasilia pour revendiquer leurs droits et tenter de faire fermer la mine Onça Puma (Vale SA). Défendus par un bon avocat, ils réussissent leur action. Hélas en septembre dernier l'usine rouvre malgré les oppositions, en continuant de les contaminer.

Photographie Bepkrokrokti Xikrin, Brasilia, Brésil, 2019  
[https://www.youtube.com/watch?v=RhQDC60BzuY&feature=emb\\_logo](https://www.youtube.com/watch?v=RhQDC60BzuY&feature=emb_logo)

# EXPOSITIONS

Les expositions que j'ai eu l'opportunité de faire en Suisse et que j'évoque plus loin ont tenté de témoigner de la situation sur le terrain amazonien. Cependant, parfois, la restitution n'est pas si évidente que cela car l'écart entre le quotidien du public et la réalité de la Forêt est grand.

La photographie est le médium artistique que je privilégie dans mon travail parce qu'elle possède plusieurs vertus, dont deux à première vue contradictoires: la solitude et le partage; la solitude du photographe voyageur qui appelle au partage des expériences qu'il vit, des rencontres qu'il fait et des prises de positions qu'il prend. Ce processus de création bien qu'il soit rempli apporte la force au projet mais il peut parfois s'avérer difficile à traduire d'un lieu à un autre. On ne peut pas tout dire ni même tout montrer. Le défi de l'artiste consiste donc à simplifier son message et interagir le mieux possible avec son public, ce qui n'est pas toujours chose facile. Clifford Geertz souligne parfaitement la dichotomie chez l'artiste entre ici et là-bas, ici et ici, là-bas et là-bas...

Cette problématique me fait m'interroger sur la meilleure manière de présenter mes photographies d'une manière qui ne soit pas simplement esthétique, que le public puisse se l'approprier de façon pragmatique en se posant de vraies questions. Mon souci est que ce qui est perçu de ce travail ne soit pas seulement une émotion mais aussi une réflexion qui rejoigne mon engagement.

J'aimerais trouver des dispositifs différents pour impliquer les visiteurs intéressés, les inviter à participer concrètement au projet s'ils le souhaitent. De cette façon mon projet humanitaire et engagé serait soutenu par un plus grand nombre à long terme. La formation à la HEAD – Genève que j'ai entamée l'année dernière m'aide à mieux formaliser ces attentes et m'ouvre le champ d'une réflexion sur la dimension collective et participative d'une pratique artistique et à porter un regard critique sur mon travail et la façon dont je le partage.

### Out situ

Présentation au public de mes photographies prises chez les Xikrin du Cateté lors de l'exposition *Amazonie. Le chamane et la pensée de la forêt*.

Photographie Jonathan Watts, MEG, Genève, Suisse, 2016

<http://www.ville-ge.ch/meg/expo25.php>



*confluences amazoniennes*, une exposition collective à la galerie Alexandre Mottier en 2017 au Boulevard Georges-Favon à Genève, est sans doute ma proposition la moins aboutie. Ni textes ni légendes n'expliquaient ma démarche. Le galeriste mettait seulement en avant l'aspect esthétique des photographies, ne souhaitant pas donner aux visiteurs les détails de fond, pourtant si importants, pour saisir le contexte dans lequel mes images avaient été prises.

Ma série « Djore où la vie des hommes-oiseaux » présentée en 2018 au festival Présence(s) est pour le moment l'une de mes propositions d'installation préférée. Le texte, engagé et témoignant bien de la situation urgente des Xikrin en conflit avec Vale, était en adéquation avec le choix des images présentées dans le parc de la Mairie de Montélimar. Tristan Zilberman, photographe et membre comme moi du collectif unephotoparjour.ch, travaille pour le festival et m'a invité à y participer. Bernard Plossu est le photographe invité d'honneur de l'événement avec une exposition monographique au Centre d'art Espace Chabrilla. Lors du vernissage il me fait comprendre qu'il apprécie mon travail. Par la suite il m'a donné une plus grande visibilité en s'impliquant personnellement. En effet, il a proposé une publication de ma série photographique au magazine en ligne L'Œil de la Photographie qu'il a accompagnée d'un texte (voir p.115). J'en ai profité pour entrer dans l'univers de Bernard Plossu en lisant son ouvrage *L'abstraction invisible* (2013), un cours de photographie humble et surprenant.

Récemment l'équipe du Master TRANS m'a mis en contact avec E-CHANGER, une association dont la mission principale est de s'engager pour un monde plus solidaire et pour la réduction des inégalités. L'organisation réalise chaque année en Suisse un grand événement étalé sur deux semaines sur le thème de l'engagement collectif et solidaire. Lors de ce colloque à l'Université de Genève auquel je fus invité le 15 novembre 2019, j'ai eu l'opportunité de m'exprimer sur les liens que j'ai développés avec l'ethnie Xikrin et sur leur combat qui est devenu le mien contre les multinationales irresponsables. Mon intervention s'accompagnait d'une installation dans l'aula d'Uni Bastions qui comprenait un poster d'un des villages Xikrin, un poster d'une des usines de la multinationale Vale, des vidéos réalisées par les Indiens et une propagande de la compagnie minière. J'ai eu l'idée de mettre à disposition du public des cartes de visites faites spécialement pour l'occasion avec l'indication du site internet inobikwa.org gérés par les Indiens eux-même, comme un prolongement à l'exposition et avec le souhait que certaines personnes deviennent des soutiens du projet.

« Djore où la vie des hommes-oiseaux »

#05 Présence(s) Photographie dans le parc de la mairie de Montélimar.

Photographie Francis Traunig, France, 2018



**« « Être ici » en tant qu'auteur, selon une présence sensible dans un texte consistant, est en tout cas un exercice aussi difficile à réussir qu'« être là-bas », ce qui, après tout, n'exige au minimum, qu'un billet d'avion et l'autorisation d'atterrir. S'ajoutent ici la volonté d'accepter un certain degré de solitude, d'intrusion dans l'intimité et d'inconfort physique, une attitude détendue vis-à-vis des excroissances bizarres et des fièvres inexplicables, l'aptitude à ne pas relever les affronts élaborés et une patience à l'épreuve de la recherche inlassable d'aiguilles invisibles dans des bottes de foin infinies. »**

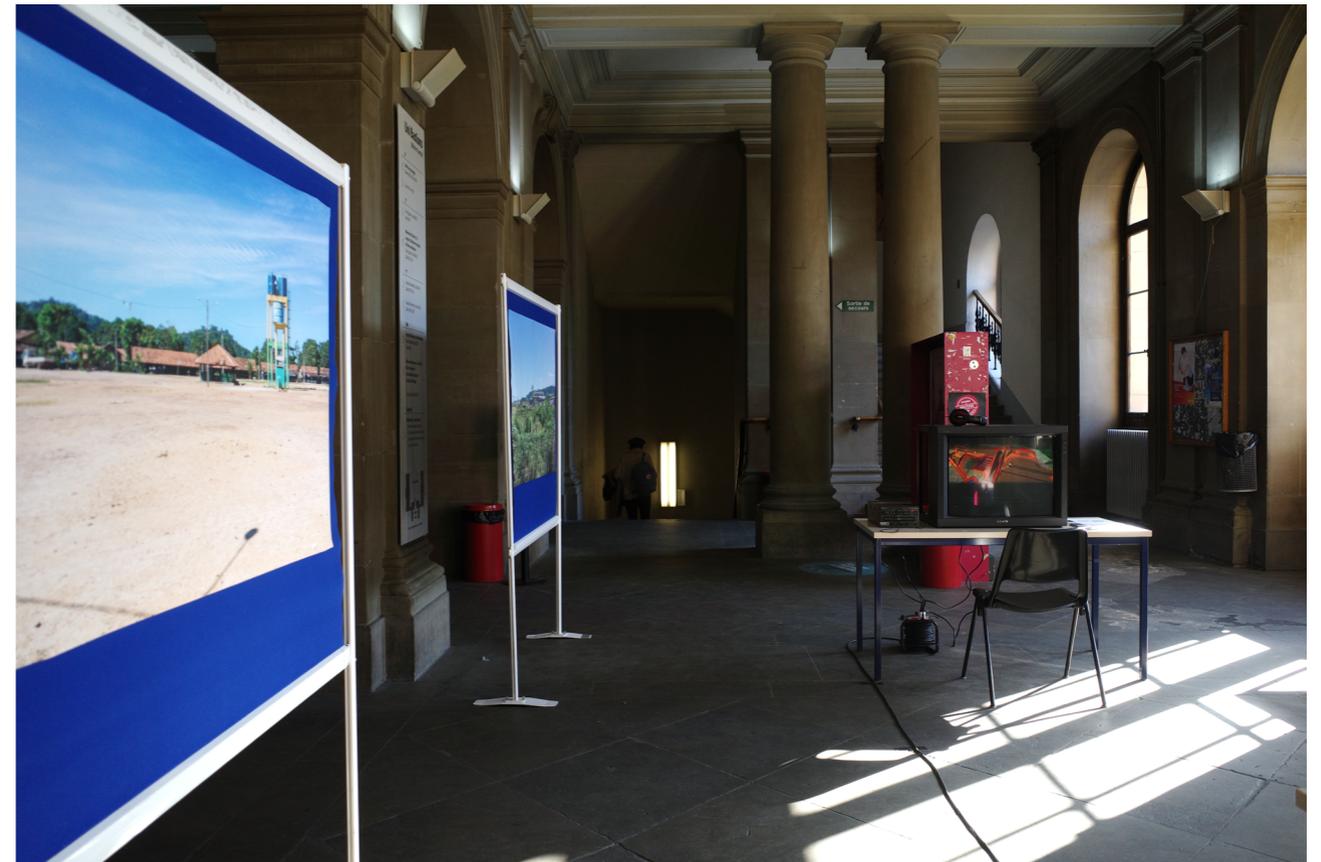
**Clifford Geertz**

**« Ce que les artistes adressent aujourd'hui à leur public, qui ne les entend pas toujours, c'est une sorte d'appel à témoins, une invitation à prendre la parole pour proposer leur réponses (...) L'artiste, comme l'anthropologue, débusque le culturel et l'artifice sous le masque de la nature. Ce qui ne le rend nécessairement ni moins seul, ni plus optimiste, mais le maintient en éveil.»**

Marc Augé

**Out situ n°2**

Brésil : résistances et engagements pour les droits des populations autochtones face aux multinationales.  
Uni Bastions, Genève, Suisse, 2019  
Installation, Aurélien Fontanet



«Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai toujours été attiré par le rôle anthropologique de la photographie. Sans doute une enfance avec les BD de la "ligne claire" qui faisaient déjà voyager beaucoup les jeunes lecteurs, que ce soit Spirou, Tintin, Alix ou Blake et Mortimer? Ou les photos de mon père du grand Erg saharien, quand il le traversait avec Roger Frison Roche ? Et je suis devenu photographe, et du coup suis devenu de plus en plus passionné par le rôle de l'image et ce qu'elle permet de dire. Et les gros coups de coeur sont la plupart du temps des auteurs "amateurs" mais qui sont anthropologues de métier, ou explorateurs : par exemple j'aime particulièrement les photos de Claude Lévi-Strauss dans le livre de ses photos noir et blanc "Saudades do Brasil" : on y voit la vie courante des tribus indiennes dans la jungle, et elles ont une tendresse et une sensualité qui me parlent encore plus que tous les textes savants !

Pareil avec les photos des Touaregs de Edmond Bernus, ami et maître rencontré grâce à Yveline Poncet la géographe : j'ai participé au choix des images de son livre "Eguereou", et cet "amateur professionnel" faisait des images aussi fortes que celles des photographes "connus". Pareil avec Wilfred Thesiger, le héros du photographe australien Max Pam : quand il faisait ses extraordinaires voyages dans les déserts d'Arabie : on est avec lui, on sent la chaleur, la soif, la lenteur du temps, la vie des nomades ; en fait, quand une photo parle "vraie", elle est forte, et cela n' a pas d'importance qu' elle soit "bonne" ou pas ! Sans tous ces témoignages, nous ne saurions que peu de choses des vies des gens de tous ces pays qu' ils ont rencontré et dont ils nous parlent. La curiosité du monde est une des clés de la photographie.

Aurélien Fontanet est dans cette grande tradition, photographiant "bien", mais comprenant clairement le rôle essentiel que ses photographies peuvent avoir en plus : aider les gens qu' il photographie, participer à aider aussi à faire connaître leurs causes et leurs drames : il voyage chez les Xikrin dans la jungle Amazonienne, et en plus de ses photos, il nous parle de ce que ceux-ci vivent à l' heure des dangers de la "civilisation" !, dans leur cas les problèmes de santé terribles dus à des mines qui leur rongent les bronches. La photographie en fait est par essence une cause humanitaire : photographier.»

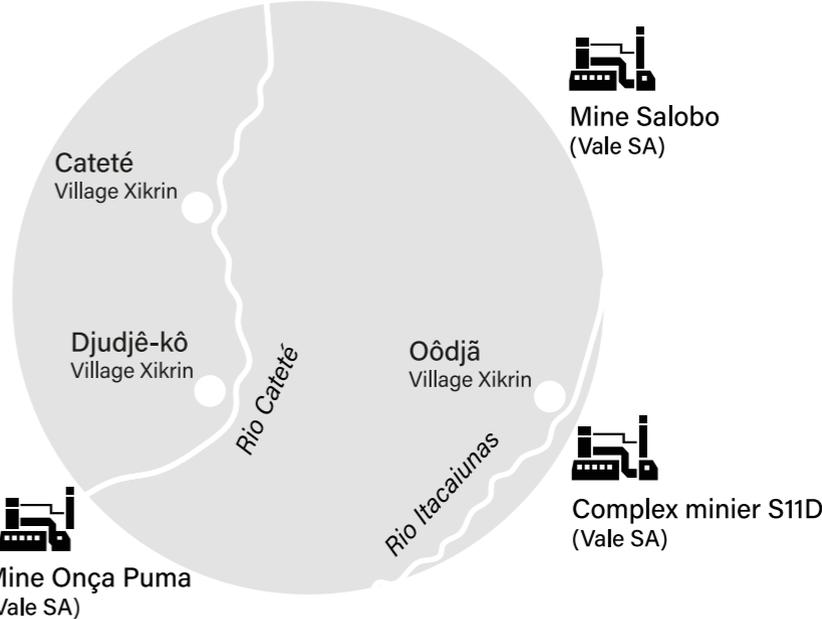
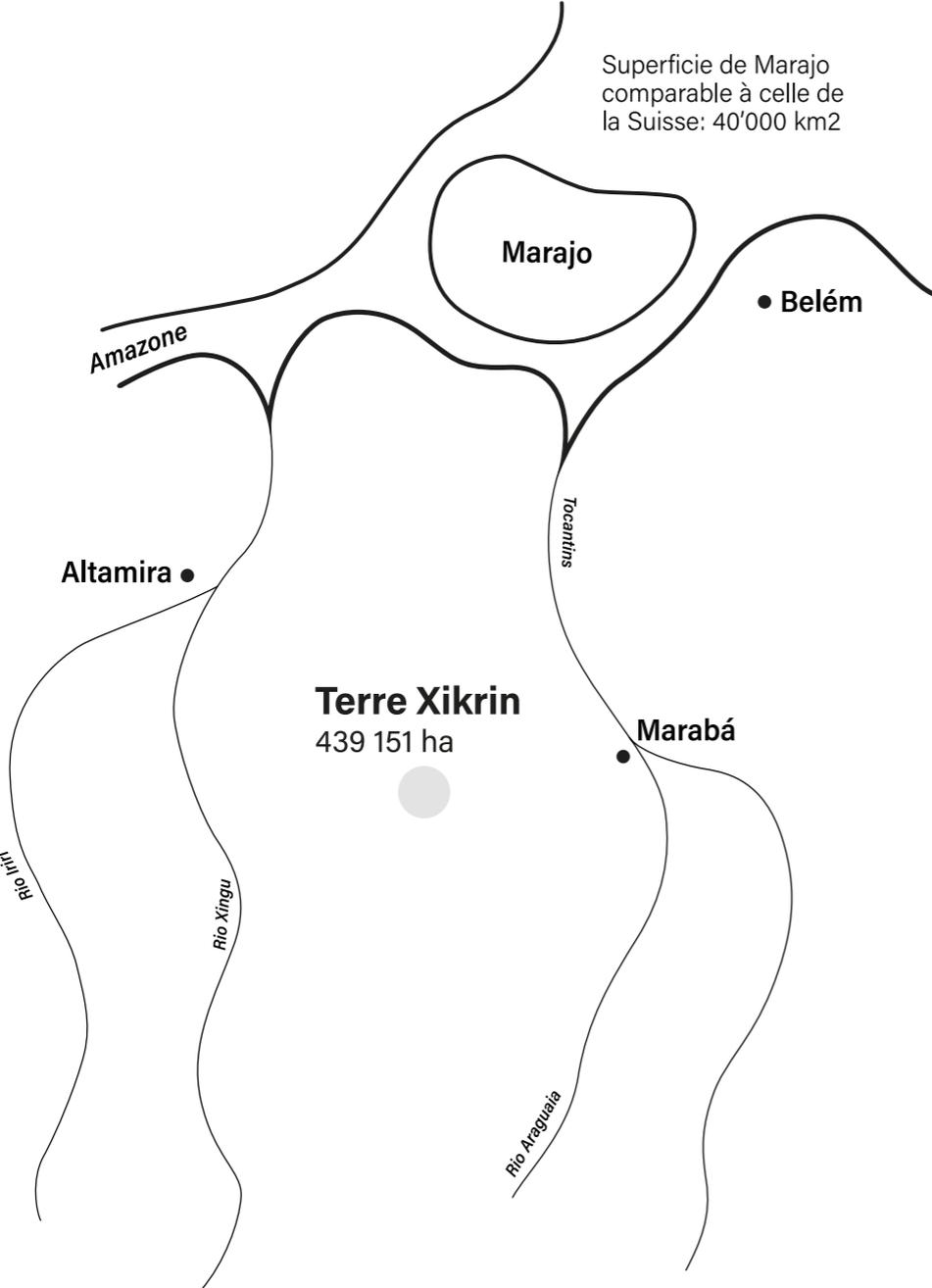
# ÈRE TOXIQUE

Au Brésil, dans le Pará, l'ethnie Xikrin vit sur la Terre indigène du Cateté, déclarée comme telle en 1977 puis homologuée en 1991. Pourtant en 1986, les autorités de Brasília avaient approuvé la création de vingt-deux usines sidérurgiques dans cette région riche en matières premières. Depuis, les implantations d'usines n'ont cessé de se multiplier et de bouleverser la vie des Xikrin.

Une grande partie de la biodiversité et ces habitants de la forêt sont infectés par la pollution engendrée par les mines de la compagnie Vale. Cette multinationale paye plutôt que d'avouer son implication dans cette catastrophe environnementale et humanitaire. Les indemnisations, quand elles ne sont pas bloquées par des juges corrompus, servent tout de même à soigner la population mais ce n'est pas suffisant puisque les activités minières et la pollution continuent.

L'ethnocide engagé par l'industrie minière et l'actuel gouvernement brésilien, qui souhaitent s'accaparer des terres pourtant protégées par la constitution brésilienne de 1988, est intolérable. À cause de cela les Xikrin doivent utiliser leur énergie non plus pour chasser ou pêcher mais pour manifester et rendre visible leur cause. Aux côtés et à l'écoute des Xikrin depuis plusieurs années, j'ai décidé de passer un cap et de m'engager réellement dans leur lutte.

**Brésil, État du Pará, Territoire Indigène du Cateté**



≡≡≡ Fleuve contaminés par les métaux lourds des mines de la multinationale Vale

### Terre battue

Les membres du collectif m'envoient régulièrement les nouvelles de leurs villages que je publie. Actuellement le COVID-19 vient s'ajouter aux autres préoccupations.

Cateté, TI Cateté, État du Pará, Brésil, 2019



### S11D

À moins de vingt kilomètres du plus grand complexe minier du Brésil, le S11D de Vale SA, le village d'Oôdjã récolte la poussière toxique des explosions des usines et leur fleuve le Rio Itacaiunas est pollué.

Oôdjã, TI Cateté, État du Pará, Brésil, 2019



### **Pokró**

Le nouveau village Pokró est malheureusement mal localisé au bord du fleuve contaminé par les métaux lourds de Onça Puma. Le docteur Botelho conseille aux familles d'aller s'installer vers d'autres sources d'eau, moins abondantes, mais où l'eau n'est pas encore polluée.

Pokró, TI Cateté, État du Pará, Brésil, 2019



### **Villages en danger**

Le village Oôdjã devrait être délocalisé, trop proche des mines du complexe S11D de Vale, mais les villageois n'ont pas envie de quitter leur lieu de vie.

Oôdjã, TI Cateté, État du Pará, Brésil, 2019



### Nid de guêpes

À la sortie du village Cateté pour aller capturer des images dans le périmètre de l'usine Onça Puma, nous croisons une échelle qui a servi pour le rituel du *marimondo*.  
Cateté, État du Pará, Brésil, 2018



### Rio Cateté

La pollution du fleuve était invisible pendant plusieurs années, mais aujourd'hui nous voyons clairement les dépôts des métaux sur les rives.  
Djudjê-Kô, TI Cateté, État du Pará, Brésil, 2013



### L'usine

Sur la seule route de terre desservant les villages nous croisons dans la forêt l'usine Onça Puma (Vale SA) implantée à côté du fleuve sacré des Xikrin.

TI Cateté, État du Pará, Brésil, 2013



### Les métaux lourds

Les monticules de terre toxique provoqués par l'extraction minière retombent dans le fleuve pendant la saison des pluies.

TI Cateté, État du Pará, Brésil, 2013



### L'impasse

Entre le fleuve et l'usine nous nous approchons des grillages.  
État du Pará, Brésil, 2013



### La multinationale Vale

Nous sommes dans le parking de l'administration de la mine Onça Puma mais sans rendez-vous il n'est pas possible d'entrer dans le bâtiment administratif. Si nous repartons sans réponses, j'ai pu filmer la pollution de l'usine et récolter les témoignages des caciques Xikrin que nous diffuserons sur internet.  
État du Pará, Brésil, 2013





La lune indique les jours du mois et rythme l'intensification des cérémonies pour de nombreuses cultures. Elle éclaire l'intérieur des corps terrestres à différents niveaux selon les phases où elle se trouve. Les voyages et les rencontres sont devenu pour moi ce genre d'étapes, cycliques, qui répondent inlassablement à mon besoin d'apprendre sur les autres et moi.

Katênjo m'a appris à ne plus prononcer le nom d'un être cher défunt pour éviter qu'il ne redescende sur terre perturber la tranquillité des familles, penser à lui par contre est bien. J'ai vu Beptokrê et les autres dresser un campement dans la forêt et Ngré m'a expliqué les significations de certaines peintures corporelles, rituel central de la culture Xikrin. Moi qui viens de la ville, ces expériences partagées dans la forêt ont fait pousser en moi l'envie de soutenir des causes humaines et environnementales pour pointer ce qui ne tourne pas rond dans ce monde et mettre en avant la beauté.

De soi à soi puis aux autres, des autres à soi et vice versa, les regards se croisent dans les voyages et s'échangent. S'entraider, collaborer, revendiquer son existence, résister, avec le désir d'avancer et de contribuer à préserver des modes de vies et des cultures menacées.

Je me suis fait gardien et passeur de ces valeurs que je crois présentes à différents degrés en chacun de nous et je prévois de poursuivre sur ce chemin ardu mais passionnant aussi longtemps nécessaire...

## Bibliographie & Liens internet

Augé M. (2013). *L'anthropologue et le monde global*. Paris: Métailié.

Association Nordeste Reforestation & Education, site web. Adresse URL : <http://www.nordesta.org> (8mai 2020)

Botelho Vieira Filho J (2018). *Reminiscências de um médico na convivência com índios da Amazônia durante 53 anos*. Goiânia: Kelps.

Caron R. (1971). *Curé d'Indiens*. Paris: Union Générale d'Édition.

Collectif Amazonian Memory, site web. Adresse URL: <https://www.amazonianmemory.org> (8 mai 2020)

Collectif inhobikwa, site web. Adresse URL : <https://inhobikwa.org> (8 mai 2020) Comoli B. Le blog de Bernard Comoli - Infos sur quelques sujets non médiatiques. Adresse URL : <http://bcomoli.blog.tdg.ch> (8 mai 2020)

Even F. Le Mée D. Georgelin M. et al. (2019). *Amazonie. Le chamane et la pensée de la Forêt*. FRANCE 3

Fossati C. (2019). «Regards d'ici et au-delà», *choisir*. Adresse URL : <https://www.choisir.ch> (8 mai 2020)

Fuerst R. (2006). *Hommes oiseaux d'Amazonie*. Milan: 5 Continents.

Fuerst R. (2019). *Indiens d'Amazonie*. Milan: 5 Continents.

Geertz C. (1996). *Ici et Là-bas*, Paris: Métailié.

Ghasarian C. (2004). *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive*. Paris: Armand Colin.

Kopenawa D. Albert B. (2010). *La chute du ciel*. Paris: Plon, Terre Humaine.

Lambert P. (1964). *Fraternelle Amazonie*. Paris: Robert Laffont.

Narayamoga A. Sombrun C. (2015). *Sauver la planète*, Paris: Albin Michel.

Maillard P. (2012). *La Faute à Rousseau*. Genève: HEAD – Genève, Rita Productions, RTS.

Plossu B. (2013). *L'abstraction invisible*. Paris: Textuel.

Plossu B. (2019). «Aurélien Fontanet par Bernard Plossu», *L'Œil de la Photographie*. Adresse URL : <https://oeildelaphotographie.com> (8 mai 2020)

Raoni, Dutilleux J-P. (2019). *Mon dernier voyage*. Paris: Flammarion.

Sternfeld N. (2017). «Pourquoi même exposer ? une réponse venue de l'an 2030<sup>1</sup>», *Qalqalah*, n°3 1/4, p. 10-27.

Schweizer D. (2020). *Amazonian Cosmos*. Suisse: Amka Films Productions, Horizon2Films.

Schweizer D. (2016). *Dirty Gold War*. Zürich: Rita Productions.

Achévé d'imprimé en 5 exemplaires. Moléson Impressions Genève. Juin 2020.

Mémoire réalisé dans le cadre du Master TRANS – Pratiques artistiques socialement engagées.

Aurélien Fontanet, sous la direction de Marianne Guarino-Huet et Olivier Desvoignes (Collectif microsillons)

Remerciements: Olivier Desvoignes, Séverine Fontanet, René Fuerst, Marianne Guarino-Huet,

Bernard Plossu, Daniel Schweizer, Anita Studer, Claude-Hubert Tatot, Fabienne Xavière Sturm.

Toutes les photographies ont été réalisées par Aurélien Fontanet, sauf celles où l'auteur est indiqué dans la légende.

© Aurélien Fontanet

— HEAD  
GENÈVE

Hes·SO GENÈVE  
Haute Ecole Spécialisée  
de Suisse occidentale